

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 15

Artikel: Capital et intérêts : histoire tirée de la vie réelle : [suite]
Autor: Zink, J. / Horn, W. O. de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180376>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sous du modèle une succession de points colorés qui donnent la reproduction de la figure piquée.

Le travail le plus long est celui du piquage ; on le fait ordinairement à la main au moyen d'une fine aiguille ; dans quelques ateliers, on a introduit depuis 1830 une machine qui produit un mouvement vertical de l'aiguille, entièrement pareil à celui de la machine à coudre ; l'aiguille peut être dirigée à la main sur les divers contours du dessin.

M. H. Cauderay, inspecteur des télégraphes, a imaginé, à la fin de 1866, d'effectuer ce travail au moyen du courant que produit la bobine de Rhumkorff. L'appareil qu'il a construit dans ce but fonctionne dans un magasin de broderies de notre ville et forme l'objet d'une notice qui se trouve dans la *Bulletin de la société vaudoise des sciences naturelles*. Voici en quoi consiste cette ingénieuse disposition.

Le dessin à piquer est placé sur une feuille de fer-blanc, mise en communication avec le pôle négatif de la bobine ; un style, formé d'une tige en fer, enveloppée de gutta-percha et renfermée dans un tube de verre, sert à parcourir le contour du dessin, comme le ferait un crayon ; ce style est tenu à la main par la personne qui fait le travail ; il est en communication avec le pôle positif de la bobine. Le courant interrompu que produit celle-ci détermine une série de petites étincelles qui percent le papier, sur le passage du style, d'un grand nombre de trous extrêmement fins, que l'on peut obtenir avec beaucoup de rapidité.

On peut perforer de cette manière plusieurs feuilles de papier placées les unes sous les autres.

La personne qui tient le style doit éviter de toucher la plaque de fer-blanc, parce qu'elle ressent alors une petite secousse électrique ; mais l'habitude à bientôt fait disparaît cet inconvénient.

L'appareil électrique de M. Cauderay a le grand avantage de permettre un travail plus rapide que celui des machines antérieures ; il est peu compliqué, occupe peu de place et dispense l'opérateur d'agir sur une pédale, pour mettre l'aiguille en mouvement.

S. C.

Capital et intérêts.

HISTOIRE TIRÉE DE LA VIE RÉELLE.

II

— Mais, mais, Bastel, dit Regina, il n'est pas bien de forcer le pauvre tisserand à vendre son asile. Où ira-t-il se réduire avec ses enfants en bas âge ? Non, Bastel il ne peut y avoir aucune bénédiction sur notre argent si nous le retirons par ce procédé !

— Comme tu te hâtes de prophétiser malheur ! reprit Bastel avec chagrin. Forcer de payer ! poursuivre pour dettes ! qui a parlé de faire ainsi ? Je me propose d'aller chez le tisserand et de lui redemander le capital. S'il me répond : « Oui, puisque vous le demandez ! » tous les obstacles sont levés, dans trois mois tu auras tes vingt florins ; tu vois Regina, qu'il les aura promis de sa pleine volonté, et c'est un honnête homme qui ne manque jamais à sa parole. De mon côté, une fois certain d'être payé dans trois mois, je saurai déjà comment me tirer d'affaire. Si, par exemple, j'allais aujourd'hui, chez M. le juge, lui dire : « M. le juge prêtez-moi vingt florins pour trois mois, j'ai dû demander le rembour-

gement et ne puis les exiger avant ce terme, je vous les rembourserai dans trois mois, avec intérêt, je parie à tout ce que l'on voudra, que M. le juge me répondra : avec bien du plaisir, Bastel ! Tu comprends, Regina, j'ai aussi ma réputation, mon crédit moral, dans la commune, et j'y tiens beaucoup. Et songes-y bien, ma chère, qu'avons-nous actuellement ? Absolument rien ! C'est tout au plus si nous pouvons engrasser un petit cochon par année, quand tout va bien ; tandis que si nous achetions la propriété de Tannert, bon Dieu ! nous pourrions tenir une vache ; tu sais à merveille, battre le beurre, un petit commerce de lait ne serait point à dédaigner. Ah, il y a déjà si longtemps que cela me trotte par la tête et me pèse sur le cœur de te voir scier le bois sur la rue, au froid, et dire qu'il faut que tu fasses ce rude travail pour vivre. Mon projet exécuté, tu seras à l'écurie à soigner la vache et peut-être même, bientôt un veau, tu engraises deux cochons dont nous vendrons l'un et mangerons l'autre ; tu auras quelques oies, une chèvre, quelques poules dans la cour ; quelques canards au ruisseau ; quelques pigeons au grenier. Ce serait pourtant une félicité, un plaisir et je pense que tu pourrais t'en accomoder. Je ne parle pas des pommes, des poires, des cerises, des prunes du verger, ni des beaux légumes du jardin. Eh bien ! qu'en dis-tu, Regina ?

Et Bastel vit sur le visage de sa femme, un sourire, reflétant les rêves de bonheur qu'il venait de lui faire entrevoir. « Eh bien soit : » dit-elle avec le sourire calme du contentement ; si on réfléchit bien à la chose, il n'y a rien à répliquer à ce projet, surtout en donnant au pauvre tisserand un terme de trois mois et n'exerçant contre lui aucune poursuite. Et puisqu'il doit en être ainsi, je vais moi-même, de ce pas, chez le tisserand pour lui demander le remboursement.

— Non, non, Regina, ne va pas ! Je te connais. Tu as le cœur tendre, et le tisserand n'a qu'à lâcher, au milieu du débat, une expression touchante, pour que tu te hâtes de lui dire oui, et toute l'affaire est manquée. Tiens, en attendant mon retour, occupe-toi de la vache, vois un peu si nous en prendrons une blanche tachetée de noir, ou bien une café au lait. Pour moi, je la préférerais blanche tachetée.

Et Bastian alla dans la chambre à coucher, endossa son habit du dimanche, puis il remit à Regina les vingt florins avec la petite clef dé l'armoire pratiquée à la ruelle du lit pour y réduire les choses de valeur. Cela réglé il se rendit chez le pauvre tisserand pour exiger le remboursement des vingt florins. Ce tisserand s'appelait Pierre Peltzig ; mais, comme dans le village, il était seul de sa profession, on l'appelait d'habitude « le tisserand. » Il était, sans contredit, le plus pauvre du village. Il avait une grande famille à nourrir, et, en vain faisait-il voltiger sa navette ; il faut du temps pour tisser une aune de toile, et la main-d'œuvre se payait fort peu. Si, en pareille occurrence, des malheurs ou une maladie, met un père de famille, en arrière, il lui est très difficile de se rattraper. C'était le cas de la famille Peltzig. D'abord le père avait fait une maladie, puis la mère, puis deux enfants. La pratique était allée ailleurs et la misère était entrée dans la maison. Peltzig avait dû s'endetter, et ces dettes l'écrasaient.

Il avait, à la ville voisine, un frère, vieux garçon et fort riche. Cet homme était l'unique frère du tisserand Peltzig, mais il était d'une avarice sans bornes. Il n'aimait que l'argent et depuis nombre d'années il ne s'inquiétait plus de notre tisserand, dont il avait repoussé durement les suppliques. Du milieu de sa détresse, Jacob Peltzig avait instantanément prié le ciel d'attendrir le cœur du richard, auquel il finit par ne plus rien demander, même quand sa misère eut atteint le plus haut degré. Il en était là, juste au moment où Bastian, ensuite de sa conversation avec Regina entra dans son atelier, déjà étroit, et encore rétréci par le métier le lit et la table à manger. Bastian aurait pu remarquer de suite, combien Peltzig était peu en état de lui compter ses vingt florins avec les intérêts arriérés. Pâle, épuisé, respirant avec peine, poussant de gros soupirs, pieds nus, le tisserand s'escrimait vainement à l'ouvrage, il était à bout de ses forces. Sa femme, l'active Martha, assise près de la fenêtre, s'occupait à un ouvrage qui, en d'autres circonstances,

eût pu passer pour un chef-d'œuvre. Avec les lambeaux d'une indienne dont l'œil le plus exercé n'eut pu reconnaître la couleur primitive, elle s'efforçait de faire un vêtement neuf, pour son petit Gustave, âgé de dix ans. Elle aussi était pâle, les larmes lui coulaient quatre à quatre sur les joues, encore avait-elle, soin de cacher à son mari, qu'elle pleurait. Debout près d'elle, Gustave portait son petit frère ; on lisait la faim sur son visage. Deux autres enfants, assis sur le plancher, pelaient des pommes de terre, l'un avec le manche d'une fourchette cassée, l'autre avec un vieux couteau. Ils avaient soin de faire la pelure mince, afin de ne rien perdre du précieux aliment que Lisette, âgée de huit ans, lavait dans un baquet, avant de les couper en tranche. Sauf le bruit du métier, un silence profond régnait dans la chambre, un gros soupir du père ou de la mère faisait de moment en moment, diversion.

Nous devons dire pour l'honneur de Bastian, qu'il fut frappé du coup d'œil que présentait la famille et que sentant cette misère et cette douleur au delà des bornes, il s'arrêta. Mais il avait la tête trop pleine des riantes images de bonheur dont il venait de s'entretenir avec Regina, pour s'arrêter au spectacle navrant qu'il avait sous les yeux. Il salua donc la famille, s'assit sur des débris qui lui furent présentés, sous le nom de fauteuil, et dit avec un embarras visible : « Vous présumez probablement, maître Peltzig, la raison qui m'amène ? » — Je voudrais ne pas le savoir, » répondit le tisserand avec un gros soupir. Cela vaudrait mieux, pour vous et pour moi. Vous venez, sans doute, chercher vos intérêts ? — Plus le capital, si possible ! répondit Bastian en fixant, des yeux, le plancher. Il m'est, poursuivit-il, après une minute de silence, survenu une affaire qui m'oblige de faire rentrer le capital.

— Grand Dieu ! aujourd'hui ! murmura Peltzig, d'une voix sourde. Martha, poursuivit-il, en s'adressant à sa femme, raconte à M. Bastian comment nous nous sommes procuré ces pommes de terre que nous allons cuire pour le dîner. Martha ouvrit la bouche pour parler, mais il n'en put sortir qu'un long et amer sanglot, accompagné de deux torrents de larmes. Elle cacha son visage dans son tablier et resta là comme une image poignante de la misère et de la douleur. « Aujourd'hui, poursuivit le tisserand avec un sourire plus pénible encore à voir que les larmes de Martha, pour notre dîner, nous faisons un chef-d'œuvre dont peu de personnes auraient l'idée, nous mangeons mon habit de noces transformé en deux petites mesures de pommes de terre. Si vous voulez prendre part au repas, nous vous invitons de bon cœur ! » Le ton et le sourire du tisserand pénétrèrent jusqu'au fond du cœur de Bastian. Toutefois il prit une figure sévère. Ce qu'on venait de lui dire pour l'adoucir, alla directement à l'encontre de ses plus beaux projets. Il ajouta, d'un ton couronné : « Maître Peltzig ! je ne suis pas venu ici pour plaisanter, et ce n'est point ainsi que j'entends l'affaire. Vous auriez certainement mieux fait, de ne pas m'emprunter les vingt florins et m'en donner un titre, si vous saviez ne pas pouvoir me rembourser lorsque j'en aurais besoin. Je suis fâché de ne pouvoir faire autrement.

(A suivre.)

Si notre pays possède de bonnes écoles, desservies par de bons maîtres, tous leurs élèves ne profitent pas également de l'instruction qu'ils y reçoivent ; en voici une preuve évidente : c'est un sujet de composition traité de la manière suivante par un jeune homme près de sortir d'une école primaire du canton, réputée excellente :

« Composition sur l'amour de la patrie.

» La patrie il faut l'arandres florisante il ne faut pas dire qu'on l'aime, et qu'on ne l'aime pas, il faut lui obéire. Il faut l'aimer de tout son cœur, la patrie est le plus grand bien faits qu'on puis trouver, on peut faire tous ce qu'on veut, xcepter

» celui de voler, de ne pas prendre ce qui ne nous appartient pas, de tuer, il ne faut pas être méchant envers nos mères et nos consorts, il faut bien vivre en société ne pas frauder dans la compagnie. » Il ne faut pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'on nous fut fait, les Suisses dans lensien temps navaient pas une bonne patrie il y avait le baillis qui les tenaient fermes y payait des impôts amort en France il paie des impôts sur les caravans dans les campagnes il y a des jeans kimêts de papier huile. In si il faut être riche pour en Franse les pauvres ne peuvent pas y demeurer y ni a pas bien des pauvres parce que y a trop dinpaut. La patrie a la frontière a besoin de tous nos bras.

» Je ne sais plus rien que mettre ! »

Une modiste en renom,
Sur la glace de sa porte,
En relief a mis son nom.
On lit : *Maison Delaporte*.

— Ce n'est pas que cela m'importe,
Mais avec plus de raison,
Au lieu de : *Maison Delaporte*
Moi, j'aurais mis : *Porte de la maison*.

Un souvenir de Lamartine :

En 1849, dans un salon littéraire, la maîtresse de maison le pria d'inscrire quelques vers sur un album. C'était au lendemain de ses déceptions politiques. Le malheur avait déjà passé sur lui ; aussi écrivait-il le quatrain suivant :

Dans ce cimetière de gloire,
Vous voulez ma cendre. A quoi bon ?
Pendant que j'inscris ma mémoire,
Le temps pulvérise mon nom.

Béranger, qui se trouvait présent, prit vite la plume et écrivit au-dessous :

Si le temps, pour montrer jusqu'où va son empire,
Pulvérise en effet le beau nom que voilà,
Qu'il daigne, sur celui que j'ose encore écrire,
Jeter un peu de cette poudre-là.

— La livraison d'avril de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE vient de paraître à Lausanne et contient les articles suivants : I. Jean-Jacques Rousseau au Val de Travers, par M. Fritz Berthoud. II. Les dernières découvertes dans l'extrême nord, par M. le professeur Oswald Heer. III. Contes humoristiques. — Une simple égratignure. — Seconde partie. IV. Lamartine par M. Eugène Rambert. V. Chronique. VI. Causeries parisiennes. BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — Les Alpes suisses, par Eugène Rambert. — Compte-rendu des conférences générales des instituteurs neuchâtelois, années 1865-1866. — Les bains et autres établissements curatifs de la Suisse, par le Dr Meyer-Ahrens,

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUENOUD.

VIN ROUGE DE FRANCE

Par pièce et demi pièce, acheté directement chez les propriétaires, dans un des meilleurs vignobles de France. Ce vin qu'on se charge de rendre à domicile, est excellent pour la table et peut être livré sous toutes garanties.

S'adresser au magasin Monnet, place St-Laurent.